



Al-Layma

Catherine Bécam

La cloche de l'hôtel sonna vingt heures. La petite ville semblait endormie. J'avais l'habitude, j'étais né ici, à trente kilomètres de la vie bouillonnante de ***. Je suis réceptionniste depuis dix ans déjà dans ce bel immeuble. Et je ne m'en plains pas. On rencontre parfois de drôles de voyageurs. Quand un soir je vis arriver ces deux hommes si différents, aux visages fatigués par la route, je songeai aussitôt qu'ils étaient vraiment singuliers. Je n'allais pas tarder à en recevoir confirmation. Ils montèrent à l'étage après que je leur ai tendu la clé de leurs chambres respectives. Ils ne devaient rester que dix jours. Ce fut suffisant pour recueillir leurs confidences, l'un après l'autre, sans qu'aucun des deux le sache un seul instant.

L'un était très maigre. Son visage émacié faisait croire qu'il vivait une agonie de dernière heure. Sa blondeur soupçonneuse ne faisait qu'accentuer la pâleur de ses yeux bleus. L'autre, brun et fort, portait son camarade lorsqu'ils étaient entrés le premier soir. Ses cheveux longs lui cachaient le visage et on ne pouvait voir que ses yeux bruns désespérés.

– A-t-il besoin de quelque chose ?

– Pourriez-vous seulement m'aider à le porter jusqu'à sa chambre ?

Son corps maigre, un poids mort, pesait sur mes bras dans les couloirs. Enfin, nous étions devant la chambre. Nous le couchions avec peine comme il murmurait des mots inaudibles. Son corps tremblotant était insoutenable à regarder. La chaleur étouffante de la chambre n'arrangeait rien. L'homme brun descendit avec moi. Il avait attaché ses cheveux dans l'ascenseur, je le distinguai mieux ainsi, dans la lumière crue du comptoir, à la réception.

– Voulez-vous boire un alcool ?

Il accepta avec gratitude. Il semblait touché par la douleur de son camarade. Il prit le verre que je lui tendis, l'avalait d'une traite, me regarda étrangement et secoua les épaules.

– Il n'est rien de meilleur... Ah ! Foutu pays, foutue chaleur...

– Il faut y être habitué.

– On ne s’habitue jamais.

Comme j’ouvrais les yeux, étonnés, il tourna la tête vers le mur et en un murmure inquiétant parla de l’homme qui à présent devait dormir.

– Nous venons de ***.

– De *** ? Ville splendide, bien mystérieuse...

– Envoûtante.

– On le dit aussi.

Il regarda fixement le verre vide.

– Un autre ?

– Un autre.

L’alcool coula dans le verre, imitant les sonorités d’une cascade. Il sembla un instant immergé dans ses souvenirs.

– Et *** ?

– C’est là-bas qu’il a eu sa première crise. Le premier soir, quand nous sommes arrivés dans la ville, il avait encore toute sa lucidité. Maintenant, il y a des moments où tout s’abolit autour de lui, où il oublie la réalité. Il sombre dans un songe, le songe d’un fou.

– Le premier soir ?

Je m’installai confortablement sur mon tabouret, pour mieux entendre ce qu’il me révélerait. Déjà, il ne chuchotait plus.

– Fred voulait à tout prix se désaltérer, manger quelque chose. La route avait été longue, nous venions du désert, épuisés. Épuisés et un peu choqués par le silence de cette mer de dunes blanches. Je n’aurais pas dû l’écouter, un sandwich à l’hôtel m’aurait suffi. Prêt pour une bonne nuit de sommeil. Nous aurions été d’aplomb pour le lendemain.

– Et alors ?

Les poings sur le menton, absorbé par ses mots qui lui échappaient parfois, j’avais le pressentiment que ce qui allait m’être conté ne serait pas ordinaire. Non, ce ne serait pas semblable au verbiage habituel des autres touristes, émerveillés par leurs propres aventures. Un appareil-photo volé, un guide dont on tombe amoureux...

– On est sorti finalement. Il devait être vingt et une heures. Pas une ombre dans les rues, le vide total, avec ce sentiment exaspérant qu’à chaque instant, il pouvait nous arriver le pire. Ce qui me frappa surtout, c’était le silence de la ville. On m’avait tant vanté ses fêtes colorées, ses nuits bruyantes, ses orgies luxuriantes, son

lucre... Mais là, rien. Le couvre-feu. Pourtant, quand on a obliqué à droite nous est apparue une ruelle, chichement éclairée. Fred a écarquillé les yeux et s'est tourné vers moi. Il m'a fait remarquer que dans la foule qui allait, dense et compacte, il n'y avait pas un seul homme.

– Vous avez dû trop fumer...

– C'est ce que je penserai aussi si l'on venait me conter pareille histoire. Mais non, je vous assure. Vous pouvez me croire. Il n'y avait que des femmes qui allaient et venaient.

– Pas possible !

– Puisque je vous le dis. Des femmes, brunes, grandes, petites, maigres, grosses, laides, belles... Tout un panel de femmes, à vous tourner la tête...

– Des femmes arabes ?

– Non, pas uniquement. Toutes couleurs confondues, toutes cultures mêlées, elles marchaient calmement.

– Et Fred ?

– Fred, cela l'étonnait autant que moi, il n'oubliait pas qu'il avait faim. Comme il était tard et que visiblement c'était un jour particulier, on est entré dans le premier restaurant. Un peu étourdis. Vous n'avez jamais vécu cette sensation étrange d'avancer parmi une foule, où chaque visage est un paysage, où chaque œil brille de mystères inviolés, des visages de femmes muets, silencieux comme la Mort ?

– Euh... À dire vrai... Non...

– C'était un soulagement de penser que nous allions trouver un endroit calme où nous remplir l'estomac. Où entendre des voix d'hommes, des voix bien viriles, des rires bien gras d'hommes ivres... Quand on a ouvert la porte, un rideau rouge cachait la pièce. On s'est regardés un moment, Fred et moi, parce que du coup on se demandait s'il ne valait pas mieux retourner sur nos pas. Retourner à la rue. Notre concertation n'a pas duré plus d'une demi-seconde. Fred a soulevé le rideau et on est entré.

– Un autre verre ?

– Un autre verre.

Quand je lui servis à boire, il observait sans plus rien dire l'alcool dans son verre. Un désarroi affiché qui me fit croire que je n'avais pas affaire à un homme qui racontait des histoires pour le plaisir des mots. Non, visiblement, il avait vécu ce qu'il

me disait là. Il prit le verre, le porta à la bouche, le toisa avant de l'avalier. Il reprit son discours, là où il l'avait laissé.

– Comme vous devez vous en douter, quand on s'est trouvé derrière le rideau, une très jolie femme est venue à nous, et nous a fait asseoir à une table. La musique sirupeuse qui émanait de derrière le comptoir me tapait déjà sur les nerfs. C'était comme un martèlement, sans harmonie. Fred s'est tourné, a regardé autour de lui, a fait un signe. Je l'ai imité ; à ma grande surprise, autour de notre table, une dizaine de femmes nous observait sourires en coin et braquait dix paires d'yeux sur les deux seuls types du restaurant. Je ne vous décris pas mon malaise. Quant à Fred, il était tout excité. Il faut dire que c'était du premier choix. Elles étaient toutes plus ravissantes les unes que les autres. Qui choisir ?

– Mes pauvres, cela devait être difficile...

– La serveuse est venue prendre notre commande. Devant moi, une belle brune aux yeux profonds se mirait dans les miens. Son décolleté plongeant m'incitait à oublier la carte. Menu ou pas menu, je me laissais aller moi aussi à cet excès de féminité. Toute languissante. Ce sont parait-il les charmes de l'Orient.

Évasif, je ne prêtais pas attention à cette dernière remarque.

– Fred était aux anges. Je me suis tourné : derrière moi, une blonde évanescence cherchait à nous ignorer, mais quand elle leva les yeux, je fus surpris par son regard. On n'y lisait que le désir... « Fred, ton plat va refroidir », lui ai-je dit parce que quand même fallait pas perdre de vue que nous étions venus là pour manger, ce qu'il avait visiblement oublié. À ce moment-là, une jeune femme, quel âge pouvait-elle avoir, pas plus de vingt ans, s'est levée, est passée devant notre table, cherchant à tout prix à se faire remarquer par son déhanché. Au passage, elle a effleuré la nuque de Fred qui en a recraché son morceau d'agneau.

– Et alors ?

– Alors... Alors, j'me suis demandé tout à coup ce qu'elles manigançaient. Toutes, elles eurent envie d'aller pisser. Mais toutes... À des intervalles réguliers, bien entendu. C'était un prétexte, un prétexte pour passer devant notre table, pour allumer les deux étrangers du restaurant. Chacune leur tour, elles ont défilé, une remontant sa jupe un peu plus haut, l'autre nous décochant une œillade qui en disait long... Je vous jure que pour rien au monde, je ne revivrai cela. Fred ne savait plus où donner de la tête.

Quand il vit que la bouteille était vide, il bâilla.

– Mon ami, il est tard, et comme disent les Anglais, demain est un autre jour. Et tout ceci me fatigue. Oubliez, oubliez, n'en dites rien à Fred, surtout...

Titubant, il prit sa clé et monta avec difficulté jusqu'à l'étage. Je le vis ainsi disparaître. Étonné, songeur, je retournai à mes mots croisés en attendant d'autres touristes.

*

Quelques clients de l'hôtel bavardaient dans les sièges confortables du grand hall. Il faisait jour depuis deux heures et je ne voyais toujours pas descendre les deux hommes. Peut-être avaient-ils pour habitude le matin d'abuser de la douceur de leur lit. J'étais curieux de connaître la suite. De connaître la source du délire de Fred. J'attendais avec impatience... Ils allaient manquer le petit déjeuner, je ne servais plus après neuf heures. Déjà, la salle du restaurant était vide et on desservait les plateaux de fruits.

Alors que le soleil était bien haut dans le ciel et la chaleur à son paroxysme, aucun des deux hommes n'était encore descendu.

– Aziz, veux-tu aller voir aux chambres 40 et 41 ?

– Voir ?

– Oui, si les deux clients sont réveillés. Il est tard et je ne les ai pas encore vus. Ça m'inquiète...

Aziz prit l'ascenseur. J'attendis, un peu nerveux.

Fred, aussi maigre mais moins pâle que la veille, descendait l'escalier.

– Tenez, la clé... je tenais à vous remercier pour hier soir. Vous avez été particulièrement remarquable.

Il déposa la clé que j'accrochai au tableau puis il sortit. Où était passé l'autre ? Il devait dormir, après tous les verres qu'il avait ingurgités dans la soirée. Je ne le vis d'ailleurs pas de la journée. Fred revint dans l'après-midi, s'installa au comptoir et me commanda un verre d'eau gazeuse. Ses yeux erraient, ne se posaient nulle part. Il semblait aux aguets et avait visiblement perdu le calme dont il se parait au sortir de sa chambre, quelques heures plus tôt.

– Vous ne l'avez pas vue ?

– Vue ? Qui ?

– Une femme en djellaba, très grande...

– Non.

Ses yeux, pas un seul instant, n’avaient pu s’arrêter sur les miens. Ils allaient de gauche à droite, follement, on ne pouvait pas les suivre.

– Vous êtes sûr ?

– Oui, certain.

– Certain ?

– Écoutez, des femmes, on en voit passer souvent mais une femme en djellaba, dans le hall de cet hôtel, c’est plutôt rare...

– Ce n’est pas une femme ordinaire. Non, elle a un air, comment dirais-je, un air tout à fait irréel. Une sculpture, presque... Vous voyez ?

– Non, je ne vois pas.

– Enfin, un air de femme qui ne serait plus de notre monde, qui n’existerait plus depuis longtemps, qui aurait repris un aspect anthropomorphe ?

– Anthropomorphe ?

– Vous voyez ? Elle est où ?

Comme fou, il sauta du tabouret et regarda dans le hall. Il ne semblait cependant rien voir. Il reprit place devant moi, après un instant d’hésitation.

– J’ai l’air frappé, n’est-ce pas ? Je ne le suis pas. Il m’arrive une étrange histoire qui me tient terriblement à cœur. Une femme, une créature de ***.

– De *** ?

– Oui, de ***.

Il s’installa plus confortablement et sortit une cigarette de sa poche. J’attendais dans un silence quasi religieux qu’il se lance dans la confidence, comme son camarade la veille. Il n’en fit rien, sembla hésiter avant de commander un autre verre. En versant l’eau pétillante, je me demandai quelle fragilité les poussait tous deux à se confier au premier venu. J’inspirais sans aucun doute la confiance à ces deux compagnons de route. Une musique éthérée vint troubler le silence presque gênant qui s’était établi entre nous. Il me regarda comme s’il s’était trouvé en présence d’un être irréel. Je sus alors dans ses yeux qui se fixèrent dans les miens un dixième de seconde qu’il m’avait enfin vu.

– Écoutez, c’est elle, c’est la musique de ***.

– La musique de *** ?

– Oui, c’est ce mélange de notes que j’ai entendu à *** quand elle est venue à moi pour la première fois.

Je crois qu'il était décidé à parler et que rien n'aurait pu empêcher le flot de paroles qui coulait, intarissable, de ses lèvres auparavant closes sur un monde secret, flot qui se déversait comme un venin qu'on libère. Il parlait, face à moi, mais il m'avait oublié. Son propos, que je m'efforçais de déchiffrer, était émaillé de symboles fleuris où le soleil, disait-il, avait l'immensité des versants de la colline. Je crus comprendre, après quelques minutes qui me parurent interminables, ce qui lui était arrivé à ***. Comme l'avait raconté son compagnon, ils étaient arrivés tous deux dans la petite ville, après un long parcours épuisant dans le désert. Fred n'avait qu'une envie : manger dans le cœur de ***. Son ami Sam, bien que réticent, avait fini par abdiquer et ils avaient quitté l'hôtel. Le reste, à quelques détails près, était semblable au récit que j'avais entendu la veille.

Au restaurant, entourés de toutes ces femmes, une musique orientale prit possession des lieux, me dit Fred, celle que nous avons entendue tout à l'heure, précisa-t-il. Au même moment, il fit sombre. Les lumières tamisées reflétaient la vie mouvementée de la rue, à travers le jeu des carreaux minuscules et colorés de la fenêtre du restaurant. On attendait la nuit, une nuit douloureuse qui se faisait désirer, une nuit de femme. Fred, étourdi par la vision de toutes ces houris plus belles les unes que les autres, tournait la tête de ci de là, absorbé. Il se demandait quelle serait, de toutes ces muses gracieuses, celle qui l'accompagnerait dans sa chambre... À son grand étonnement, il vit apparaître une masse informe près du rideau. Il l'observa avec plus d'attention et s'aperçut que ce désordre de chiffons masquait le corps d'une femme voilée. Ses yeux brillaient de mille éclats. Ensorcelés, ils le regardèrent, pénétrèrent son âme. Fred se souleva de sa chaise, hypnotisé, et vint à elle. Quand il voulut la prendre dans ses bras, elle s'échappa. Elle fut rapidement derrière le rideau rouge, ses yeux noirs soulignés au khôl luisaient dans la lumière de l'ampoule. Deux perles précieuses. Il n'avait pu s'empêcher, malgré la surprise de son ami, de la rejoindre près de la porte du restaurant. Alors, un visage splendide était apparu. De son doigt, il avait effleuré la bouche animale, caressé les lèvres entrouvertes, gonflées d'un sourd désir. Puis quand il avait tendu son visage vers elle, à la recherche de sa bouche, elle s'était enfuie dans la rue. La main suspendue dans l'entrebâillement de la porte, il était resté là, sans pouvoir se remettre de son trouble. Sous les tissus encombrants de la djellaba, il avait deviné un corps triste, un de ces corps abandonnés qui n'ont été caressés, compris et aimés que très rarement. Sam avait alors ramené son ami à la table. Fred avait terminé son repas, sans prononcer un seul

mot. Ils avaient repris le chemin de l'hôtel, dans les dédales de la petite ville orientale. Seuls.

*

– Ah ! Tu es là, Fred ?

Le grand brun venait d'arriver et s'installa près de son ami, au comptoir. Fred s'était tu. Ils burent en silence ce que je leur apportai, vidèrent leurs verres et filèrent vers l'ascenseur après m'avoir salué. Je ne saurais donc jamais la fin de cette histoire ; je rageais contre ces deux inconnus qui, tour à tour, m'embarquaient dans leur vie. Ma curiosité était piquée au vif. Quand allais-je savoir ? Tel était mon état d'esprit quand ils m'avaient quitté. Je n'avais qu'un seul désir, urgent : il fallait qu'ils redescendent de leurs chambres et poursuivent leur récit. Il n'était que dix-sept heures et je me demandais déjà comment j'allais utiliser mon temps. Le hall de l'hôtel, doucement, se remplissait, et je ne fus pas un seul moment disponible tant les touristes affluaient. Des femmes conquérantes, maquillées et vulgaires, venaient s'appuyer sur le comptoir ; de petits hommes mous et gonflés parlaient haut et fort, en riant, sans tenir compte de l'adab auquel ils devaient se soumettre dans ces lieux saints de religiosité commerciale.

Deux heures durant, je tendis des clés, réprimai une colère à l'approche d'un touriste vaniteux, qui tenait à me réprimander au sujet d'un verre à l'aspect douteux, répondis mécaniquement, répandis à l'un ou à l'autre des adresses de bons restaurants locaux, m'efforçant de sourire bêtement, comme l'usage le voulait. Après tout, je ne suis que réceptionniste, et barman, à l'occasion.

Soudain, l'homme aux cheveux longs apparut dans le hall, seul. Il semblait soucieux, regarda le comptoir vide à cette heure et vint s'y installer.

– Dites, votre petit alcool d'hier, il vous en reste ?

Sans qu'il le requière, je partis chercher la bouteille que je lui mis à disposition, la plaçant ostensiblement face à lui, tout en versant le liquide brun dans un verre de champagne. Déjà, dans les yeux éteints de mon seul client, une flamme brilla.

– Et votre ami ?

– Il est couché.

– Il va bien, au moins ?

– Je m'inquiète, dit-il en avalant le contenu du verre.

Il s'empara de la bouteille posée près de lui et se servit une autre rasade. Il engloutit le verre aussi rapidement que le premier. Je restai coi. J'attendais le moment où il allait s'épancher mais son attitude butée me signalait qu'il n'était pas enclin, ce soir-là, à la confiance. Ce serait sûrement plus difficile que la veille. On entendait au loin les bruits des couverts de la salle du restaurant. Des voix allemandes aux accents lourds et cassants couvraient des notes de musique. Quand elles se turent enfin, je crus reconnaître la voix d'Al-Layma. Sam sursauta, regarda autour de lui, et me demanda :

- C'est quoi, cette musique ?
- Une mélodie composée par la chanteuse Al-Layma.
- Elle est de *** ?
- Oui.
- Et elle est encore en vie ?

Je partis à rire.

– Comment ? En vie ? Mais monsieur, cette chanteuse est morte depuis fort longtemps, paix à son âme, elle vivait au VII^e siècle...

Il faillit s'écrouler de son tabouret. Je pensai qu'il avait trop bu, il n'en était rien. Il était sous le choc.

- Pas possible. Elle ne peut pas être morte...

Énigmatique, il passa la main dans ses cheveux et médita un certain laps de temps.

– Fred ne cesse de parler de cette femme dans ces délires, cette femme qui a écrit ces textes et dont il ne comprend pas le sens : Al-Layma. Cette mélodie, il la ressasse sans relâche.

- Pas possible !

Et je lui versai un autre verre d'alcool.

– Mais Al-Layma est morte ; on a édifié un tombeau à *** à sa mémoire, mon ami. Vous ne vous y êtes pas rendu ? En plus de son talent de chanteuse, elle était aussi poète, vous savez. Ces sculptures qui encerclent la ville de ***, vous ne les avez pas vues ?

- Si, si, répondit-il d'un air évasif.

La voix de Khaled monta dans le hall, faisant oublier celle, mélodieuse, d'Al-Layma. Sam redressa la tête vivement.

- Et Azraël ?

- Azraël ?
- Oui, vous savez qui est Azraël ?
- L’ange de la Mort.
- Nom de Dieu...

Tremblotant, il me fit signe de lui servir un autre verre.

– Écoutez, je voudrais que cela reste entre nous, mais Fred prétend avoir vu une femme voilée au restaurant, vous vous rappelez, à *** ?

Je pris un air tout à fait étonné, n’évoquant pas même le récit de son ami. Il reprit son souffle, avec difficulté, et me parla de l’hallucination de Fred qui, à partir de la vision de cette femme, avait sombré dans de bien étranges délires.

– Ce soir-là, il n’a plus dit un mot ; c’est dans la nuit que ses hallucinations ont démarré. Il prononçait les mêmes phrases et tremblait d’effroi parce qu’il allait comparaître devant Azraël. Du délire, je vous dis. Il parle de cette femme qu’il a vue la première fois au restaurant et que moi je n’ai pas vue. Il la cherche partout, m’assure qu’elle est à la fois sculpture, cosmos, forme physique et immatérielle. Du n’importe quoi !

– Quoi que la sculpture, à y réfléchir, ne me semble pas dénuée d’intérêt quand on songe...

– Non, non, je vous arrête de suite. N’entrez pas, vous non plus, dans ce genre de considérations douteuses ! Il est frappé, Fred. C’est tout ce que je peux en dire. Il entend des voix, me fait croire qu’il va bientôt mourir, qu’elle aurait décidé de l’emporter. Il parle aussi souvent d’Azraël, de la même manière... Et le pire est qu’il n’arrête pas de dire « Je pars à la rencontre de la femme voilée cet après-midi », et j’ai beau le sermonner, le retenir, c’est seul qu’il veut effectuer sa recherche.

– Il dort en ce moment ?

– Je lui ai administré des somnifères, ça le calmera. Y’en a marre à la fin, ça m’use, vous comprenez. Je ne sais pas comment ça va se terminer, cette histoire, vraiment, je suis inquiet.

– Un autre verre ?

– Un autre verre.

Il replongea dans ses pensées, silencieux. Quant à moi, je pensais à l’étrangeté de ce récit ; il me revint qu’à ***, on disait de la chanteuse Al-Layma qu’elle était une entité et que ses sculptures, disposées d’une manière très précise autour de la ville, avaient été édifiées pour conserver ses cendres. Lequel d’ailleurs de ces innombrables

édifices contenait les reliques de sa vie désormais ? Cette question demeurait insoluble, et l'on ne défie pas la mémoire des Morts.

– Bon, je vous remercie, dit-il en se soulevant difficilement du tabouret. J'veais voir s'il dort encore...

Je le regardai partir vers l'ascenseur et ramassai la bouteille qu'il avait vidée aux trois quarts. Qu'était donc toute cette histoire ? Je n'en savais encore rien. Mais je me souvenais vaguement de la légende d'Al-Layma. Intrigué, j'appelai mon neveu, universitaire à Marrakech, et le questionnai. Selon lui, les sculptures qui entouraient la ville de *** étaient les amants qu'elle avait enfermés à jamais dans une éternelle prison de pierre. Ces amants-là, elle n'avait jamais pu les aimer. Ce n'était pas faute de le vouloir mais son immense beauté, son talent sans nom, l'avait rendue prisonnière d'un goujat, riche héritier de la famille royale. Si elle devait tenter de le quitter, elle subirait les pires tortures, et des sévices encore plus inhumains qui lui voleraient non seulement sa beauté, mais aussi sa voix cristalline. On dit alors que l'artiste, femme brisée, s'entourait d'une multitude d'autres femmes dans les rues de ***, la nuit venue, vêtue d'une djellaba, pour ne pas être reconnue par les sbires du prince. Quand les hommes l'apercevaient, ils tombaient tous sous son charme. La légende dit qu'ils se transformaient en pierre, à force de vouloir la retrouver et la posséder. Toutes ces innombrables sculptures ne sont que les amours contrariés d'Al-Layma.

Ainsi, c'était cela... Mais comment expliquer que Fred l'avait vue ?

Les fantômes n'existent pas.

*

Le lendemain, il était midi quand la femme de chambre accourut dans le hall de l'hôtel en gesticulant et en criant.

– Venez vite, Monsieur Maktar, les deux Français, vite...

Je la suivis jusqu'à l'ascenseur. Je ne parvenais pas à la calmer. Nous fûmes rapidement devant la porte de la chambre 41. Elle était grande ouverte.

Là, sur le lit, gisaient Sam et Fred côte à côte, figés pour l'éternité. Leur blancheur d'albâtre contrastait avec le bleu du ciel.

On eût dit que des mondes invisibles régissaient à présent les corps des deux amis, pour toujours corps de pierre. Je pensai aussitôt qu'il me faudrait faire disparaître bien discrètement ces deux imposantes statues, pour éviter tout scandale.

– Il ne fallait pas vouloir la posséder, Al-Layma, dis-je tout bas à la femme de chambre en refermant la porte.